

SAMUEL BECKETT

TÊTES-MORTES

d'un ouvrage abandonné — assez
imagination morte imaginez
bing — sans



LES ÉDITIONS DE MINUIT

d'un ouvrage abandonné

© 1967, 1972 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy – 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit
de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-0337-2

*Ce texte a été traduit de l'anglais
par Ludovic et Agnès Janvier
en collaboration avec l'auteur.*

Debout au petit matin ce jour-là, j'étais jeune alors, dans un état, et dehors, ma mère pendue à la fenêtre en chemise de nuit pleurant et gesticulant. Beau matin frais, clair trop tôt comme si souvent, mais alors dans un état, très violent. Le ciel allait bientôt foncer et la pluie tomber et tomber toujours, toute la journée, jusqu'au soir. Puis de nouveau bleu et soleil une seconde, puis nuit. Sentant tout ça, combien violent et la journée que ça allait être, je fis halte et demi-tour. Ainsi retour tête baissée à l'affût d'un escargot, limaçon ou ver. Grand amour au cœur aussi pour tout ce qui est fixe et à racine, cailloux, arbustes et similaires, trop nombreux à dire. Alors qu'un oiseau voyez-vous, ou un papillon, me voltigeant autour en travers de

ma route, tout ce qui bouge, en travers de mon chemin, un limaçon tenez, se mettant sous mes pieds, non, pas de quartier. Dire que je me déroutais pour les attraper, ça non, à distance souvent ils semblaient fixes, puis l'instant d'après ils m'arrivaient dessus. Des oiseaux j'en ai vu de ma vue perçante voler si haut, si loin, qu'ils semblaient au repos, puis l'instant d'après ils m'arrivaient tout autour, des corbeaux m'ont fait ça. Les canards c'est peut-être le pire, se voir soudain en train de trépigner et de trébucher au milieu des canards, ou des poules, peu importe la volaille, il n'y a guère pire. Et même si évitable ce genre de chose pas question que je me dérouté pour l'éviter, non, tout simplement pas question que moi je me dérouté, tout en n'ayant été de ma vie en route pour quelque part, mais tout simplement en route. Et c'est ainsi que ma route m'a jeté jusqu'au sang au travers d'épais taillis et enfoncé dans des marais, dans l'eau aussi et jusque dans la mer quand ça lui

prenait, si bien que je la perdais ou devais reculer sous peine de noyade. Et c'est ainsi peut-être que je mourrai enfin s'ils ne m'attrapent pas, je veux dire noyé, ou dans les flammes, oui, peut-être ainsi que j'y arriverai enfin, fonçant furieux tête baissée dans les flammes et mourant torche vivante. Puis je levai les yeux et vis ma mère toujours à la fenêtre gesticulant pour que je revienne ou m'en aille, je ne sais pas, ou sans raison, sans autre raison que son pauvre amour impuissant, et j'entendis faiblement ses cris. Le tour de la fenêtre était vert pâle, le mur de la maison gris et ma mère blanche et si mince qu'elle laissait passer mon regard, perçante ma vue alors, jusqu'au fond sombre de la chambre, et en plein sur tout ça le soleil encore bas à l'orient, et tout ça petit à cause de la distance, très joli vraiment le tout, je le revois, le vieux gris et puis le mince tour vert et le blanc mince sur fond sombre, si seulement elle avait pu rester tranquille et me laisser con-

templer. Mais non, pour une fois que je voulais rester sur place à contempler quelque chose pas moyen à cause du tumulte qu'elle déchaînait à la fenêtre avec ses gesticulations et trémoussements et balancements comme si elle faisait des exercices et elle en faisait peut-être en effet, moi je veux bien, sans se soucier de moi le moins du monde. Aucune suite dans les idées, voilà un autre côté qui me déplaisait chez elle. Il y avait la semaine des exercices, puis celle des prières avec lecture de la bible, puis celle du jardinage, puis celle du piano et du chant, ça c'était atroce, puis une semaine rien qu'à traîner et flemmasser, aucune ténacité. Oh ce n'est pas moi que ça dérangeait, j'étais toujours dehors. Mais vite la suite de cette journée qui m'est venue pour commencer, une autre aurait tout aussi bien fait l'affaire, oui, la suite et en finir et à la suivante, trêve de ma mère pour l'instant. Eh bien d'abord pas d'histoire, tout va bien, pas d'oiseaux après moi, rien en

travers de mon chemin sauf dans le lointain un cheval blanc suivi d'un garçon, ou ça pouvait être un homme ou une femme de petite taille. C'est là le seul cheval entièrement blanc dont je me souviens, ce que les Allemands appellent un Schimmel si j'ai bonne mémoire, ah jeunot quelle vivacité, quelle faim de connaissance, Schimmel, joli mot, pour une oreille anglaise. Le soleil donnait en plein sur lui, comme tantôt sur ma mère, et j'ai cru voir lui zébrant le flanc une sorte de bande ou raie rouge, peut-être une sous-ventrière, peut-être qu'il allait quelque part pour être attelé, à une carriole ou similaire. Il traversa mon chemin dans le lointain, puis disparut, dans la verdure sans doute, je n'ai vu que la soudaine apparition du cheval, puis sa disparition. Il brillait blanc vif au soleil, je n'avais jamais vu un tel cheval, depuis le temps que j'en entendais parler, et ne devais plus jamais en revoir. Le blanc, je dois dire que le blanc m'a toujours fait une grosse impression, tout ce qui